

Filez nos belles
 enfances blondes
 (1944-1963)

*« Il reste toujours quelque chose
 de l'enfance, toujours... »*

MARGUERITE DURAS

Décembre 2016, dans l'orangerie du château de Cheverny en Sologne, un gala de bienfaisance au profit des jeunes diabétiques rassemble quelque trois cents spectateurs. Ils sont là pour admirer les personnalités venues prêter leur image pour la bonne cause. Parmi elles, la famille Souchon : Pierre, Charles alias Ours et leur père Alain qui chante ce soir-là. La tribu Souchon n'est pas étrangère aux lieux. Des liens attachent Alain à cette terre de Loire où il trouvait enfant un paradis naturel.

Sous le soleil du Maroc

Le 27 mai 1944 à Casablanca naît Alain Édouard Kienast. À cette époque, alors que la Seconde Guerre mondiale est à quelques mois de la fin, la ville joue un rôle de port stratégique pour les Alliés. Un an et demi aupa-

ravant, Casablanca accueillait la conférence d'Anfa à l'initiative du président américain Franklin Roosevelt et du premier ministre britannique Winston Churchill. L'homme du 18 juin 1940, le général Charles de Gaulle, s'y rend également à la demande de Churchill pour faire bonne figure devant les photographes. Se déroule alors la célèbre scène où le général Charles de Gaulle pose avec le général Henri Giraud malgré leurs discordes profondes quant à l'organisation politique à venir de la France.

Les parents d'Alain ont une vie agréable malgré la situation apocalyptique que vit le monde entier. Ils ne sont pas riches mais gardent une certaine nostalgie de l'époque où leur famille était l'une des plus bourgeoises du Nord. Les Kienast sont les propriétaires de plusieurs maisons du Crotoy, une station balnéaire de la Manche, nichée dans la baie de Somme.

Plus tard, en revoyant les photos jaunies de la grande époque, Alain s'en inspirera pour écrire « Y a d'la rumba dans l'air » et fait référence aux smokings de travers.

Le père biologique d'Alain, Pierre Souchon, est professeur agrégé d'anglais au Grand Lycée de Casablanca¹. Arrivé sur les terres marocaines deux années plus tôt, il joue aussi les traducteurs pour les généraux américains, ce qui lui offre des passe-droits dans le quartier des palaces d'Anfa. Sa mère, Madeleine Lemaître, serait arrivée en terre maghrébine lors d'une tournée avec la troupe de théâtre de Fernand Ledoux, comédien sociétaire de la Comédie-Française. Elle serait alors tombée éperdument amoureuse de ce professeur d'anglais qu'est Pierre Souchon. Mais le couple est à l'époque illégitime, Madeleine étant l'épouse Kienast. Alain naît dans le quartier de la colline d'Anfa, réputé pour être un quartier de bohème et d'artistes peintres.

« La rencontre de mes parents s'est passée dans des endroits privilégiés de Palais et hauts lieux de Casablanca. Mes parents gardaient une grande nostalgie de leurs trois années passées à Casablanca. Ils ont passé des moments absolument délicieux à Casablanca. Mon père était interprète pour les généraux américains, donc il avait une vie assez agréable avec des "laissez-passer", etc. Donc j'entendais parler du Maroc comme un paradis². »

Alors qu'Alain n'est âgé que de quelques mois, la famille Kienast rentre en France. À l'heure de sa réussite dans la chanson, Alain coécrivra « Casablanca » au bon souvenir de cette partie de lui qu'il n'a jamais occultée.

« La chanson "Casablanca" a été coécrite avec David McNeil. Je trouvais impudique de parler des rapports amoureux de mes parents, ça se faisait pas. Mais en même temps, j'avais envie de parler de ce qui avait meublé ma tête de cette époque du Maroc. Donc on a fait cette chanson³. »

*Casablanca, Casablanca,
Dans tes nœuds papas, tes lucky,
Y a les langes d'un bébé,
Qui ?*

« Cette nonchalance, cette tendresse qui sont les miennes viennent peut-être de la fascination que j'éprouve pour l'Afrique du Nord où j'ai passé les premiers instants de ma vie. J'ai toujours été très admiratif de cette douceur, de cette façon d'appréhender le temps, la vie, la mort. J'aime ces gens, leur façon de s'asseoir en tailleur au bord de la route et d'y rester pendant des heures. Leur façon de prendre le temps. Je suis fasciné par cette placidité, cette lenteur...

J'ai beaucoup de tendresse pour les gens là-bas, les vieux qui sont assis (...). Elle est belle cette civilisation africaine

avec cette notion totalement différente du temps et de la réussite, de notre passage sur Terre. Nous, il faut que ce soit flamboyant, eux pas du tout. Je me sens proche de ça comme si c'était un petit peu mon pays⁴. »

Double « je »

En quittant le Maroc, ses parents s'installent en Suisse où monsieur Kienast a ses origines, ses racines. Pendant plusieurs années, le petit Alain est élevé par des Suisses protestants « très carrés » comme il le définit lui-même⁵.

À l'âge de 7 ans, Alain Souchon connaît un premier remous personnel lorsque sa mère décide de quitter son mari Kienast pour vivre avec Pierre Souchon, père biologique d'Alain qu'il n'a alors quasiment jamais vu. La situation est difficile mais le petit Alain la prend avec philosophie et ne s'en tourmente pas plus que ça. Grand bien lui fasse. Il aime beaucoup ses parents qu'il qualifie d'aimants, de gentils et cultivés. Comme si très tôt, il avait saisi la dureté de la vie, la douleur des sentiments. Il n'a jamais jugé ses parents.

Il prendra le nom de Souchon à l'âge adulte.

Souchon est étymologiquement un dérivé de « souche », qui désigne une terre défrichée⁶. En France, il existe une rivière dans la région de la Bresse nommée « Souchon ». Sous-affluent du Rhône par la Sâne-Vive, elle prend source près de Vernoux, un petit bourg de l'Ain. Le Souchon traverse trois communes sur deux départements différents : l'Ain et la Saône-et-Loire pour une longueur d'environ neuf kilomètres cinquante⁷.

Parmi les personnalités françaises portant le même nom, on peut citer l'honorable écrivain et poète Paul Souchon⁸ qui fut conservateur de la maison de Victor Hugo, place des Vosges, à Paris, et dont il est un érudit. À l'origine, véritable

poète provençal, Paul Souchon consacre sa vie au théâtre poétique⁹. Il laisse pour œuvre remarquable *Phyllis*¹⁰ et *Dieu nouveau*¹¹. On peut également citer l'industriel lyonnais Eugène Souchon¹², fondateur de l'entreprise agroalimentaire Boussois-Souchon-Neuvesel (BSN), ancêtre de ce qui sera quelques décennies plus tard le groupe Danone. Eugène Souchon est l'ancêtre direct de l'entrepreneur P.-D.G. de Danone Franck Riboud.

Alain sera le Souchon du XX^e siècle et marquera le patrimoine de la chanson sans le savoir. Pour l'heure, il habite avec sa famille un petit appartement dans un immeuble qui trône sur la place de l'Église-d'Auteuil dans le XVI^e arrondissement de Paris. Alain rêve de pouvoir faire du patin à roulettes sur le parvis de l'église, mais ses parents le lui interdisent et veillent à ce que leurs enfants respectent la discrétion du quartier : « Sur la place de l'Église-d'Auteuil, j'étais fasciné par des jeunes de 19 ans qui tournaient en scooter, je trouvais ça formidable et je me disais : "Plus tard j'aurai un scooter"¹³ ». »

« Je suis né dans un milieu un peu bourgeois mais je n'en ai pas honte. C'était une famille qui vivait de souvenirs, ça m'a beaucoup marqué pour faire mes chansons. C'était une famille où dans le temps ça allait, c'était un peu fastueux et après ça n'a plus été du tout point de vue pognon. Et donc, ils étaient beaucoup dans les souvenirs, les albums de photos, ça m'a marqué. »

Croyant, il se confesse régulièrement dans l'église d'Auteuil : « C'est incroyable, on a la sensation de se purifier, d'être extrêmement léger. Tu rentres dans le confessionnal, le curé sent le café au lait et puis tu dis tes trucs, c'est une impression dingue et puis tu sors de là tu n'es plus le même. Puis plus tard, quand j'ai fait du sauna, ça m'a fait le même effet. Tu en sors transfiguré. Comme si tu étais épuré... »

Quand j'avais 11 ans, je voulais être prêtre. C'est le moment où on fait sa communion, on se retire dans un château près de Paris où l'on te parle d'une espèce de "don de soi", du Seigneur, de la grâce, ça t'emperlificote. Y a un truc romantique là-dedans. Je me disais que, plus tard, je serais prêtre pour m'occuper des autres, puis finalement ça n'a pas été du tout (rires). »

Pierre et Madeleine ont une immense tendresse pour leurs enfants. Alain Souchon se souvient des chansons qui bercent son enfance. Son papa lui chante régulièrement « Malbrough s'en va-t'en guerre », sa maman, elle, « En sortant de l'école » du poète Jacques Prévert. Toutefois, la vie parisienne n'épanouit pas à l'époque le petit garçon. C'est du côté de la Loire, en Sologne, qu'il trouve son bonheur, dans la maison familiale du côté paternel. Celle de l'oncle Gaston nommée La Bourdonnière car, recouverte de vigne vierge, elle attire de nombreuses guêpes. C'est l'endroit dont tout enfant rêve pour y nourrir ses aventures éphémères. Entre bois et cours d'eau, bercé par le parfum des tilleuls et de raisin doré, Alain y connaît ses premiers émois. Chaque été, cousins et cousines se retrouvent pendant les grandes vacances. L'une d'entre elles, Anne-Lise, qui vit à Angoulême, lui offrira son premier baiser à l'été 1956. Alain a alors 12 ans, est timide, maladif et fou amoureux d'elle. Dès lors, il n'aspirera qu'à élire résidence permanente dans ce coin de paradis.

« Pendant la guerre, ma famille a fait l'exode pour fuir les Allemands. Donc toute la famille, grands-parents, oncles, etc. se sont réunis dans cette maison de Cheverny. Et puis après-guerre, ils y sont restés.

J'aimais beaucoup cette maison et cet endroit parce que c'était dans la campagne où j'avais découvert ce monde rural de liberté. On habitait un petit appartement à Paris, ça me

rendait dingue. Paris, pour moi, ça a toujours été une prison par rapport à la campagne où je pouvais gambader, aller chez les fermiers des environs. Je découvrais leur métier, les paysans m'aimaient bien, ils me faisaient monter sur leur cheval pendant qu'ils labouraient, je me prenais pour un cow-boy. C'était un moment de liberté merveilleux, je faisais des cabanes dans les bois. J'en garde le souvenir d'un paradis. Paris a toujours été une prison, enfant ; j'ai découvert et apprécié Paris beaucoup plus tard, notamment avec ma femme qui m'emmenait sur les ponts et m'apprenait à apprécier ces œuvres d'art. »

*Vois-tu des reines à migraine
Dans le beau jardin de la Touraine ?
Ça me tire par un bout de ma vie,
Mais je dors toujours à Cheverny.
Ici, c'est gai et ça tourne bien :
On se couche tard, y a plus de matin
Et si tu me voyais des fois,
J'suis pas trop gentil, pas sympa.*

Après la mort de l'oncle Gaston, les enfants prendront l'habitude de revenir dans la belle maison familiale de Cheverny, vaste et isolée du reste du monde. Il s'y trouve un piano sur lequel la grand-mère avait appris à Alain à jouer *La Truite* de Schubert. Revenu à l'âge adulte dans la maison du bonheur dans le cadre d'une émission de télévision, l'artiste livre ses sentiments profonds qui l'attachent à ce lieu et décrit tel un peintre le décor qui l'habitait :

« Cet endroit était vraiment pour moi la liberté. On était tout le temps dans les bois. Ici, tout le monde était vieux, c'était la vie comme en 1860. Il y avait une dame qui s'occupait du linge, une autre de la cuisine et avec ma grand-mère,

elles s'installaient sous des parasols et grignotaient des gâteaux secs. C'était un peu Marcel Proust, une ambiance très désuète. C'était ma vie... »

Ainsi dans cette Touraine, pays de croix et de chapelles, mystique et rude, Souchon s'en retourne à chaque escale de sa vie s'enivrer « des émotions passées, des mêmes odeurs dans les bois, de mûres, de champignons ». À l'heure de la célébrité, il préférera toujours les pique-niques sur les îles de la Loire où personne ne va jamais, où il y a encore du sable fin, des castors, des hérons... aux spotlights de Saint-Tropez et autres lieux mondains.

À la rentrée de septembre 1956, le jeune Alain décide d'installer un peu de sa Loire paradisiaque dans son appartement parisien d'Auteuil. Ainsi, il confectionne un herbier vivant fait de deux cents petits pots d'herbes diverses installés sur son bureau d'écolier qu'il cultive avec passion. Les fleurs se fanent à cause du chauffage central, peu importe, c'est sa part d'évasion sous le ciel gris clair et gris foncé et le tourment de la capitale. Car à l'école, rien ne va, il se laisse porter dans l'inertie la plus totale, une rêverie exquise dans laquelle sont laissées de côté les leçons de mathématiques et de géographie. « Je regrette maintenant d'avoir été trop rêveur à l'école. C'est la vie qui nous fait ce qu'on est, il y a l'hérédité, tout ça, mais c'est parce que la vie ne nous convient pas qu'on rêve trop. »

Cancre doux, agité, timide, il trouve quelques parenthèses enchantées dans son livre de chevet *Robinson Crusoe*, l'éternel chef-d'œuvre de Daniel Defoe. Alain le lira vingt fois avec une certaine jalousie pour ce héros imaginaire qui a su tisser son indépendance en se débrouillant seul.

« Enfant, j'étais rêveur et très timide. À l'école, j'étais attiré par les filles, mais je n'arrivais pas à les approcher. Je rougissais beaucoup, ce qui me posait des problèmes.

Je n'étais pas bien dans ma peau, mais je ne suis pas une exception, beaucoup de gens ont connu ça. Mon métier m'a fait du bien. La plupart des chanteurs sont plus à l'aise sur une scène devant trois mille personnes que seuls devant une fille¹⁴... »

Toutefois, Alain Souchon avoue accentuer le sens de la nostalgie du passé qu'il véhicule dans ses textes : « La nostalgie de l'enfance qui habite mes chansons, c'est un peu du cinéma parce qu'en réalité je ne regrette rien de mon enfance, précisément parce que je n'ai pas connu ce bonheur cotonneux. Mes parents étaient des gens adorables mais, pour des tas de raisons, ce n'était pas la bonne période. En chantant, je me suis créé une autre vie, je me suis accroché à une enfance idéale. Et ce monde confortable et doux que j'avais inventé m'a fait beaucoup de bien. »

En 1957, Alain entre au collège-lycée Claude-Bernard. L'établissement qui jouxte le Parc des Princes a dans le rang de ses enseignants Pierre Souchon. Mais pour autant, notre artiste est quelque peu bousculé par une différence identitaire : « Ça a été un problème le nom de famille, je m'appelais Kienast qui est un nom suisse. Lorsque j'étais au lycée Claude-Bernard en même temps que mon père était professeur, on disait : "C'est le fils de Souchon, mais sur sa carte d'identité y a marqué Kienast !" Tout ça me foutait un bordel dans ma tête qui était compliqué pour moi¹⁵. »

Prisonnier de la société

8 janvier 1959, en rentrant des sports d'hiver sur une route de Haute-Savoie, la voiture de la famille Souchon est percutée de plein fouet par un camion. Patrick, le frère d'Alain, et leur mère sont grièvement blessés. Pierre, qui

conduit l'automobile, ne survit pas et meurt quasiment sur le coup. Alain s'en sort totalement indemne à tel point qu'il se retrouve seul à pied sur la route. Il voit s'éloigner l'ambulance qui transporte sa famille. Quelques minutes plus tard, un automobiliste aura la gentillesse de s'arrêter et prendre en stop l'enfant perdu. Alain est rapatrié et accueilli par son frère aîné Gilles qui réside à Chamonix.

« Brusquement, tout se brise. Avant, j'avais des rêves, gagner ma liberté, devenir grand, avoir une voiture, ce genre de choses. Après l'accident, tous ces rêves ont perdu leur saveur. Même ces choses me semblaient inutiles et vides de sens. Plus rien ne m'intéressait. Il n'y avait plus de rêves, ça m'a arrêté la vie. J'ai basculé dans la nostalgie de manière malade. Mon père et moi n'étions pas très proches, c'est pourquoi cette immense cassure continue de m'étonner.

Sa disparition a cassé notre vie. À la maison, on n'osait plus parler du passé. Ça a été subitement une espèce de refus de l'existence : après l'accident, on a fait semblant de vivre. »

Ce drame le différencie désormais de ses camarades de classe, Alain connaît la tragédie. Ses professeurs le décrivent comme un garçon solitaire, nerveux et néanmoins rêveur comme s'il s'était fait une bulle de protection idéale pour vivre à l'aise et faire abstraction de l'effroyable réalité qu'il vit. Ce traumatisme incommensurable aurait pu perdre Alain. Il n'en a rien été, au contraire.

« Les drames de l'existence qui frappent les enfants, comme les divorces le plus souvent, je crois que ça enrichit les enfants, que ça les renforce. Je me suis retrouvé sur cette route à ne plus savoir où aller, l'ambulance avait emporté toute ma famille. Je suis rentré en stop, quelqu'un a bien voulu me ramener chez mon frère... ça m'a endurci, ça m'a renforcé, ça m'a donné envie d'écrire des chansons. Tous

ceux qui aujourd'hui divorcent ou autre et disent que c'est terrible pour leurs enfants, je leur dis : "Ne vous en faites pas, il deviendra chanteur ou écrivain¹⁶". »

Après ce terrible accident de la route, la vie doit trouver tant bien que mal un nouvel équilibre, une nouvelle organisation. Mais Alain ne s'en fait guère : plus rien ne sera comme avant. Avant tout était superbe, désormais tout est inutile et vain. La famille est contrainte de déménager dans un appartement HLM du XV^e arrondissement de Paris. Pour subvenir aux besoins de ses enfants, dès 1959, Madeleine Souchon devient une écrivaine à succès. Sous le pseudonyme de Nell Pierlain, elle écrit à la chaîne des romans de gare pour la célèbre collection Floralties aux éditions J. Tallandier. En difficulté financière après la disparition tragique de son époux, c'est pour elle le moyen de gagner rapidement de l'argent.

« Toute mon enfance, j'ai entendu mes parents dirent : "On n'a pas d'argent, on est des pauvres, honteux, c'est horrible, on aimerait vivre dans des châteaux." On n'était pas très aisés car mon père était professeur agrégé, mais bien installés.

J'ai été élevé dans une famille cultivée. Quand mon père est mort, ma mère avait besoin d'argent, elle s'est mise à écrire des bouquins faciles qui racontaient des histoires d'une infirmière qui tombe amoureuse d'un médecin avec qui elle travaillait, etc. En sachant bien qu'elle écrivait des choses faciles, elle essayait de le faire le plus vite possible pour gagner de l'argent et nous emmener en vacances. Alors elle écrivait des livres, beaucoup, ce qu'on appelle des romans de gare, de la littérature facile mais en étant consciente de ce qu'elle faisait, elle se prenait pas au sérieux. C'était des livres dont les gens un peu cultivés se moquaient

gentiment, mais elle le savait très bien et en même temps parfois c'était compliqué, je la voyais taper à la machine à écrire puis elle calait, perdue dans ses personnages. Ce métier, elle l'avait improvisé, mais elle était brillante et drôle. C'était assez farfelu d'écrire des romans à l'eau de rose, mais dans ma famille, on riait beaucoup, on faisait des jeux de mots, j'aimais bien que les choses soient comme ça¹⁷. »

À l'âge adulte, Souchon aimera à se comparer avec admiration à sa maman : « On s'en est sortis chacun avec ses petits trucs : elle les livres, et moi mes chansons. »

L'ambiance endeuillée de l'appartement laisse tout le luxe pour le frissonnant silence et l'accablement. Les rires ont disparu avec Pierre Souchon. Mais quelques mois plus tard, l'arrivée de grand-mère « zizique » dans le foyer distille quelques joies et mélodies inconnues. C'est souvent comme ça, nos belles mémés débarquent telles des Mary Poppins, sourires étincelants dans nos foyers. Elles apportent la joie et nous apprennent la vie. C'est ainsi qu'elle bouscule l'ambiance morne qui réside et fait découvrir à son petit Alain un art qui va bouleverser sa vie : la chanson.

« Chez nous, on n'écoutait jamais la radio. Ma grand-mère par contre adorait Radio Luxembourg, elle branchait toute la journée. Et c'est là, entre les tribulations de la famille Duraton, les bulletins d'information et les jeux radiophoniques que j'ai commencé à découvrir les variétés. »

Souchon est ému par l'interprétation de Jacques Brel, l'humanisme et la pudeur de Georges Brassens et Léo Ferré, le poète indigné. Réellement passionné par cette chanson française aux textes poétiques et fasciné par ces personnalités, il décide à 15 ans de franchir un pas capital :

« À 15 ans, j'ai acheté ma première guitare rue de Rome avec de l'argent déposé sur un livret d'épargne. J'étais alors partagé entre Johnny Hallyday, que j'adorais et qui était en

plein succès avec “Souvenirs, souvenirs”, Georges Brassens et Léo Ferré. Mon rêve était alors d’associer la musique avec celle des mots. Cela me fascinait. Léo Ferré disait : “La musique donne à vos âmes une vague où elles naviguent.” Quand Jacques Brel chantait “Les Vieux”, j’avais 14 ans et j’étais bouleversé. Plus tard, j’ai adoré les Rolling Stones : leur façon de vivre, de s’habiller, de se foutre du monde. Et puis, il y a eu une réunion du classicisme de la chanson française et de l’influence du rock anglo-saxon, et ça a donné Véronique Sanson et sa chanson magnifique “Vancouver”, Michel Berger évidemment et beaucoup d’autres... »

Ce premier investissement passionnel a une fin tragique, un malheureux accident : pour éviter que son cadet ne la touche, Alain prend l’habitude de ranger sa guitare au sommet d’une armoire. L’interdiction attise l’intérêt de Patrick, qui ne peut s’empêcher un jour de franchir la ligne, lorsqu’il tombe du tabouret avec la guitare. Hurlements, larmes, désolation. Alain avait fait de sa première guitare un bijou personnel, un porte-bonheur, une arme de soutien dans sa solitude. Il s’en procurera une nouvelle bien assez vite.

Pendant qu’Alain plane dans sa bulle mélodieuse et poétique, ses résultats scolaires sont désastreux. Tellement désastreux qu’il se sent anormal, totalement refroidi par le système. La moindre interrogation orale prend des tournures véritablement cauchemardesques pour lui. L’appréciation de ses évaluations ne fait guère de mystères : « Ne sait rien, ne fait rien. » Ainsi, sa maman décide de l’envoyer en pension afin de lui donner une chance, même infime, de réussir correctement des études. Il sera tout d’abord à Romorantin en Sologne avant d’atterrir à l’École

d'horlogerie de Cluses en Haute-Savoie. Le pensionnat haut-savoyard est choisi pour des raisons pratiques, Gilles Souchon, le demi-frère aîné d'Alain, exerce à Chamonix les métiers de professeur d'anglais et guide de haute montagne les week-ends. Alain est pris sous l'aile de son aîné Gilles qui l'initie à la randonnée du côté de la légendaire aiguille du Midi. Là, il surmonte sa première grande peur, se dépense, transpire et pousse jusqu'au bout de lui-même pour arriver au sommet de son Everest. Il ressent pour la première fois l'unité entre corps et esprit et les bienfaits de l'air, de la nature.

« Seul, je m'étais battu et seul j'avais gagné. Pour la première fois j'ai eu l'impression d'exister dans mon corps, d'être quelqu'un d'unique, en marge du monde. »

Sur le toit du monde, le jeune Alain savoure sa victoire immortelle contre les débâcles hebdomadaires que lui impose la vie malgré lui. Un capital confiance personnel qu'il se doit de garder pour conquérir de nouveaux objectifs. Car si Alain aime beaucoup les sorties en montagne avec son frère, le pensionnat de Cluses fracasse l'enfant rêveur qu'il est. Il va rapidement se réfugier dans la lecture de poésie entre Rimbaud et Verlaine, et gardera pour mémoire le souvenir austère tant de l'établissement que de ses employés.

« Le collègue, c'est ce qui m'a miné, j'y ai tellement souffert ! Je m'y sentais brimé, étouffé. On était en uniforme et le samedi matin quand ma casquette était de travers, le surveillant général monsieur Pointu me donnait deux baffes et me disait : "Souchon, vous ne sortirez pas aujourd'hui !". J'ai horreur de la violence mais ce type-là, si je le revoyais, je lui casserais volontiers la gueule !

La montagne, c'est magnifique, mais le fond des vallées dans les Alpes, c'est atroce. Y a pas plus atroce que ça, c'est

les endroits les plus pollués du monde ! J'ai d'abord été à Romorantin, qui n'est pas folichon, puis à l'École de l'horlogerie des Cluses. J'étais interne au collège mais avec les gars de l'horlogerie. Bon, c'est une grande caserne construite en 1880 avec des grilles tout autour. Avec un surveillant général débile qui nous martyrisait à plaisir. On était tous malheureux, à 14 ans, et ce type se promenait dans le réfectoire et nous tirait les cheveux comme ça. On tombe vraiment sur des gens incroyables parfois... Heureusement pour moi, les manuels illustrés *Lagarde et Michard* m'ont un peu sauvé la vie¹⁸. »

Dans son malheur, Alain s'enfonce dans une asociabilité rare pour son âge. Il a du mal à se mêler aux jeux de sa génération et prête à peine attention aux discussions des autres faisant mine de s'intéresser. Il se fiche complètement du football et autres centres d'intérêt de l'époque. Alain ne réussit pas à s'adapter dans cet environnement particulier et ses résultats scolaires sont catastrophiques pour ne pas dire inexistantes. Toutefois, en découvrant Rimbaud ou Verlaine, le jeune Souchon se raccroche à sa petite passion de la poésie. Il écrit à cette époque ses premiers petits textes, une versification scrupuleusement respectée à la lettre. Aux soirs de solitude, il verse des larmes de désespoir en nourrissant un avenir meilleur, le doux rêve de se sortir de cette prison qui ne porte pas son nom. Il y développe une haine de l'autorité, des hiérarchies et baisse complètement les bras dans les études.

Pour avoir fumé en cachette, il se voit renvoyé pour indiscipline. Angoissé, paumé, se sentant « bon à rien » ou « mauvais en tout », le jeune Alain constate qu'il est véritablement « prisonnier de la société » dans laquelle il vit. Mais le jeune adolescent ne se laisse pas abattre, il propose

à sa maman un projet original afin de préparer le baccalauréat et vivre une expérience atypique.

En attendant, il reprend goût en l'existence à travers l'émotion inattendue d'une aventure familiale peu ordinaire. Un jour, il découvre avec son frère cadet Patrick et sa mère, sur la commune de Chémery, un château historique datant du XV^e siècle totalement en ruine qui est en vente. La décision est prise de le racheter en liquidant toutes les économies de la famille.

Les Souchon aiment profondément cette région, les décors anciens, l'ambiance médiévale. Leur goût pour les choses anciennes se voit là cristallisé dans un investissement commun, marqué au sceau du notaire.

« Ici, le temps n'a pas de prise, le temps s'est arrêté¹⁹. Les murs sont d'une épaisseur incroyable et dans mille ans, ils seront encore debout. Tu es dans le salon, la cheminée, ce sont des Martiens qui l'ont construite. Moi, je m'en fous de posséder, mais là, c'est un endroit d'où l'on ne peut pas me mettre dehors comme une sorte de protection. Et ça, c'est sécurisant car avec ma femme, on a assez vécu chez les autres n'ayant pas d'endroit où aller. Moi j'ai peur lorsque je songe à ce que je serai dans trois ou quatre ans. Au moins, je sais que je pourrai venir ici. »

Pendant plus d'une décennie, en famille, tous les dimanches, ce sera truelles, bétonnières et pioches à la main qu'ils viendront restaurer la vieille bâtisse. C'est déjà peine perdue tant la tâche est colossale. S'il y a un côté digne, exaltant, de retaper leur bien de leurs propres mains, il reste des imperfections éternelles visibles à l'œil nu. Les efforts vains engendrent peu à peu le désespoir. En 1981, le château est revendu à l'architecte Axel Fontaine.

Frenchman superlover

Alain a 17 ans et un premier échec au baccalauréat lorsqu'il propose à sa mère d'aller préparer le diplôme à Londres. Si Madeleine a tout fait depuis la disparition de son mari pour combler ses enfants, Alain a des envies d'ailleurs. L'internat de Cluses a aussi laissé des traces sombres sur le jeune homme qui veut partir découvrir un autre monde. Depuis son retour à Paris, Madeleine s'inquiète que son fils ne tourne mal. Elle accepte la proposition d'Alain en pensant aux bienfaits humains que cette expérience peut lui apporter, dont en premier lieu : parler anglais ! De l'autre côté de la Manche, Londres, capitale de l'Angleterre, Alain va découvrir un autre état d'esprit, une culture différente et s'enrichir.

*J'me suis sauvé en Angleterre
J'faisais le frenchman superlover
J'me teignais les cheveux les sourcils
Pour être plus brun pour faire viril
Carrément débile,
J'trouve pas mon style*

Septembre 1961, Alain Souchon débarque en Angleterre avec l'espoir de réussir son baccalauréat au Lycée français de Londres. Mais les choses ne se passent pas totalement comme prévu et prennent une tournure finalement favorable au jeune garçon.

« Sur la scolarité, j'étais vraiment pas bon et je n'en tire pas vanité, je trouve qu'il faut travailler à l'école. Je suis parti en Angleterre pour m'inscrire au Lycée français de Londres. Et l'inscription était trop chère pour ma mère qui était veuve. Je me suis dit que j'allais essayer de rester quand

même et de m'inscrire à des cours par correspondance pour apprendre à parler anglais. Ma mère a trouvé l'idée bonne, donc je suis resté chez une logeuse, ma mère lui envoyait de l'argent tous les mois. C'était à Beckenham dans le Kent, en banlieue sud de Londres, et c'était vraiment très sympathique. Je parlais bien anglais en rentrant. Parallèlement, je travaillais dans un pub où je nettoyait les sanitaires et les cuves de bière²⁰. »

Alain va surtout voir une culture musicale émerger et développer une vocation qu'il ne croit pas plausible. En 1961, le rock'n'roll pousse ses premiers accords de guitare saturés et grogne comme un réveil artistique au cœur de l'Angleterre pour traverser la Manche et conquérir le reste du monde. Cette musique n'a qu'un étendard : « Liberté ! ». Liberté de style, de ton, de paroles, de compositions. Elle bouscule les codes classiques et la jeunesse se l'approprie pour en faire SA musique. Anarchique et synthèse réunissant divers styles, du folk au blues, du country au Merrie Melodies. Londres en est la capitale. Ici vont naître les phénomènes planétaires The Beatles, The Rolling Stones, The Who.

Ainsi ce grand mouvement de musiciens se développe un peu partout dans la capitale britannique. Les pubs sont leurs abris. Alain Souchon s'y frotte lors de bœufs après la fermeture du pub où il est employé. Il se fait son noyau de relations au milieu des musiciens amateurs, passionnés, qui partagent en commun ce défouloir artistique. Peu à peu, Alain le « frenchman » commence à écrire de petits textes ici et là. Il pose ses humeurs en poésie, des rimes sans musique mais ce sont bien les prémices de quelque chose à peaufiner et construire. Après la fermeture du bar vers les 22 heures, c'est l'*after* à l'anglaise : un bœuf entre musiciens amateurs mais fous de musique. « J'étais donc

assez libre, je logeais chez des gens, je gagnais ma vie en lavant le vomi dans un pub tous les matins. C'était sympa. Je fréquentais la paroisse de la banlieue de Londres où je vivais, et là je rencontrais des types passionnés de musique, une musique beaucoup plus rythmée que ce que l'on entendait en France. C'était le début des Beatles, une folie. À Noël, les gens s'offraient des perruques des Beatles ! Moi qui ne connaissais que le style "plonc plonc" de Brassens – absolument charmant, je ne renie pas –, j'étais très impressionné par ce dynamisme. On allait voir des groupes dans des squares, dans les kiosques à musique. Ça n'existait pas en France, ce goût pour le groupe, le rock. Je découvrais le "beat", cet art de bouger et de faire bouger. Mais il me manquait le charme des mots choisis, qui riment, qui sonnent, comme l'a fait ensuite à la perfection Gainsbourg. Ça n'existe que chez nous, ce goût de faire de la musique avec des mots. Les Anglo-Saxons répètent une phrase et ça sonne formidablement. Ils sont beaucoup plus musiciens²¹. »

« L'Angleterre à l'époque, c'était surtout bien pour les filles, elles adoraient les Français... sauf moi ! », dira-t-il avec humour. N'empêche qu'il trouve sa vocation au gré de concerts avec sa bande de *frenchmen* en exil de l'autre côté de la Manche. Dans la banlieue nord, métro Arsenal, ça joue fort. Alain se libère, se défoule. Mais il est bien plus touché par le folk américain et l'ébullition de Ray Charles que par les rebelles rockeurs britanniques qui montent les décibels et enchaînent les accords saturés, braillant dans le micro et excitant les foules en transe. L'idée de revendiquer la moindre plainte ne lui vient même pas à l'esprit. Il aspire à composer des morceaux qui balancent sans être trop débiles. Un certain dandysme émerge de sa personnalité. Il maîtrise désormais la langue et après des années d'errance, le petit

garçon de la Sologne se trouve enfin un but, plus qu'une ambition, un projet de vie :

« Ça semblait être le boulot idéal. Je rêvais de devenir comme Brassens, Léo Ferré ou les Beatles. Je me disais ils se lèvent tard, quand on les emmerde ils le disent et, en plus, ils ont du pognon et les filles ! Mais c'est surtout pour les filles. Quand on a 18 ans, c'est un vrai moteur, ce désir de plaire. Parce que les chanteurs c'est plutôt des gars timides au départ, pas des play-boys qui friment dans les boîtes de nuit ? Il faut être honnête, on ne devient pas chanteur pour l'argent pas même pour la gloire : c'est toujours pour plaire aux filles... »

Si la route semble encore longue, Alain Souchon rentre à Paris « la fleur au fusil » ou plutôt « la fleur au silet ». Sa décision est prise, sa vie sera « chanteur ». C'est peut-être la seule réelle conviction naturelle qu'il ait eue dans sa vie jusqu'à présent. Alors il s'y accroche comme une évidence. Le parcours sera fait d'embûches, de spleen, de désillusions, d'errances, de vagabondages sauce « bobos » mais il tiendra le choc. Il prendra les claques, les petites pièces, les silences sourds d'un public hagard devant ses chansons. Une décennie en forme de chemin de croix sur lequel notre chanteur n'en démordra jamais, le travail et la foi intime payant toujours pour arriver au sommet de ses rêves.